SIS Association Membre de SIS Réseau

Enquête auprès de personnes homo ou bi-sexuelles sur le vécu de leur orientation sexuelle

---

Enquête menée en 2013

Dossier réalisé par Marjory Corbinaud, Mathilde Coudray (chargées d'études SIS Observatoire) et Elisabete de Carvalho (responsable SIS Observatoire)

Avec le soutien financier des régions

île de France

Région PAYS DE LA LOIRE

Sommaire

Méthode ---------- **3**

Profil des 2 051 participant-e-s ---------- **3**

Un constat préoccupant ---------- **4**

Huit participant-e-s sur dix concerné-e-s par les discriminations ---------- 4

L'espace public, lieu privilégié d'exposition aux discriminations ---------- 5

Des discriminations multiples et cumulatives ---------- 6

La crainte de la stigmatisation et ses conséquences psychosociales ---------- **6**

Une appréhension très présente… ---------- 6

…et des conséquences multiples ---------- 7

Trouver refuge dans l'usage de produits psychoactifs ? ---------- 9

Des trajectoires individuelles face à la présomption d'hétérosexualité : soi, les proches, les pairs --- **10**

Les « modes de gestion » du risque de stigmatisation et de discriminations ---------- 10

Une homo/bi-sexualité majoritairement connue et acceptée par les proches ---------- 13

Le paradoxe d'une « communauté » homo/bi-sexuelle, à la fois protectrice et excluante ---------- 14

S'entourer de personnes qui nous ressemblent… ou être exclu-e ---------- *14*

Se rassembler face aux discriminations ---------- *14*

La bisexualité pointée du doigt ---------- *15*

L'apparence physique : entre clivage et cloisonnement ---------- *15*

L'apparence : la clé commune aux discriminations ? ---------- **15**

Conclusion ---------- **17**

Annexe ---------- **18**

Si l'homosexualité n'est plus considérée par l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS) comme une pathologie mentale depuis plus de 20 ans, l'enquête sur la sexualité des français menée en 2006 révèle que 10 % des femmes et 12,3 % des hommes qualifient l'homosexualité de problème psychologique. Ils sont respectivement 17 % et 26,6 % à l'assimiler à une sexualité contre-nature[1].

Alors qu'on pourrait supposer une certaine banalisation de l'homosexualité de plus en plus visible dans la sphère publique au sens général[2], parallèlement les débats sur le mariage civil pour les personnes de même sexe menés en 2012/2013 ont rendu audibles et contribué à banaliser des discours homophobes dans l'espace public. L'association SOS Homophobie a recensé dans son rapport 2014 le plus grand nombre de témoignages d'actes homophobes depuis sa création, avec une augmentation de 78% des appels entre 2012 et 2013 [3]. Ce constat reflète la prévalence élevée des discriminations liées à l'orientation sexuelle. Comment dans ce contexte, les personnes homo/bi-sexuelles vivent-elles leur orientation sexuelle ? Par ailleurs, cette population hétérogène est souvent présentée comme un tout : les LGB (Lesbiennes, Gays, Bi). Quelle est donc la réalité du vécu de ces personnes selon leurs profils ? Enfin, une bibliographie relativement étendue existe sur les difficultés des plus jeunes à vivre leur orientation sexuelle, mais finalement peu de données concernent les adultes. En donnant la parole aux personnes homosexuelles et bisexuelles, SIS Association a cherché à faire un état des lieux des discriminations à leur encontre, et à donner à voir les impacts que le risque de stigmatisation dû à l'orientation sexuelle fait peser sur la qualité de vie des personnes en France en 2013.

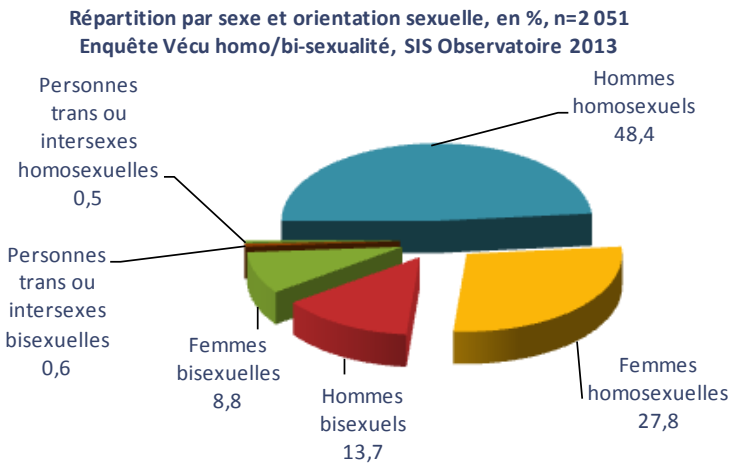
Méthode

Une enquête transversale a été menée afin de recueillir le témoignage de personnes homo ou bi-sexuelles majeures sur le vécu de leur orientation sexuelle. Cette étude s'appuie sur un questionnaire anonyme auto-administré d'une vingtaine de questions, ouvertes ou fermées, portant sur des données sociodémographiques, les situations vécues comme discriminantes, la connaissance et l'acceptation de l'orientation sexuelle par l'entourage et la perception individuelle d'une communauté LGBT. Du 18 octobre au 15 novembre 2013, ce questionnaire a été relayé par mailing dans le réseau associatif LGBT français ainsi que par des bannières promotionnelles sur des sites internet LGBT partenaires.

Note : le terme employé de « discrimination » fait référence aux situations vécues comme discriminantes par les participant-e-s. En effet, tout évènement ressenti comme tel a un réel impact sur la vie des personnes, au-delà même de l'objectivité de cette discrimination.

Profil des 2 051 participant-e-s

Après suppression des questionnaires incomplets, aberrants ou en double, 2 051 participant-e-s constituent l'échantillon d'analyse. Les sites internet partenaires ont drainé six participant-e-s sur dix (59,2 %) et les réseaux sociaux près d'un tiers (32,3 %). Le mailing et le bouche-à-oreille constituent les autres principaux modes de connaissance de l'enquête (respectivement 5,7 % et 2 %). L'Île-de-France est la première région de participation, regroupant un tiers des questionnaires (32,3 %), suivie de Rhône-Alpes (9,3 %) et des Pays de la Loire (6,3 %). L'ensemble des 22 régions métropolitaines sont représentées ainsi que les DOM/TOM.



Les trois quarts des participant-e-s se définissent homosexuel-le-s (76,8 %). Ainsi près d'un participant sur deux est un homme homosexuel et plus d'un quart une femme homosexuelle. Les bisexuels masculins représentent 13,7 % de

[1] BAJOS N., BOZON M. Enquête sur la sexualité en France. La Découverte, Paris,2008,609 p.
[2] Broqua parle de « normalisation » de l'homosexualité (BROQUA C., DE BUSSCHER P.-O.,2003, La crise de la normalisation : expérience et condition sociales de l'homosexualité en France, in BROQUA C., SOUTEYRAND Y., LERT F., Homosexualités au temps du sida : tensions sociales et identitaires, Paris, ANRS,19-33).
[3] Rapport sur l'homophobie 2014, SOS Homophobie, Paris, mai 2014, disponible sur www.sos-homophobie.org

l'échantillon et les femmes bisexuelles 8,8 %. Enfin, 25 personnes intersexes ou trans de genre masculin ou féminin ont participé, également réparties entre homo (n=12/25) et bi-sexuelles (n=13/25)[4].

Les femmes sont plus jeunes : l'âge médian est de 25 ans pour les bisexuelles et 28 ans pour les homosexuelles. Elles sont plus fréquemment en couple, et ce, quelle que soit leur orientation sexuelle : 55,3 % d'entre elles le sont avec une femme et 8,2 % avec un homme. Par comparaison, les hommes sont plus âgés : 33 ans d'âge médian pour les homosexuels et 40 ans pour les bisexuels. Les hommes homosexuels sont davantage célibataires (53,5 %), et ce, tous âges confondus.

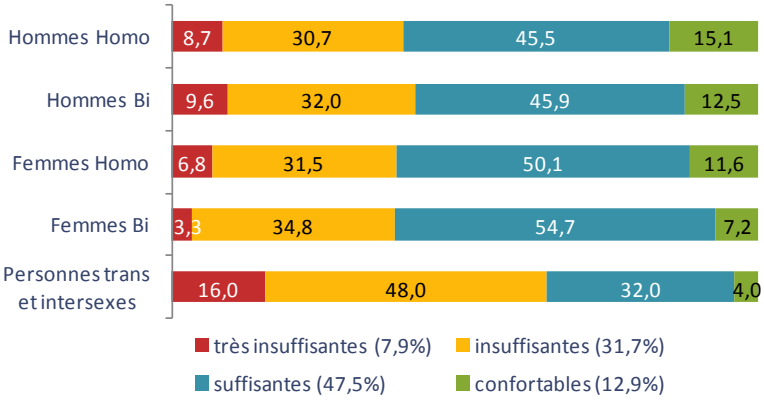
Âge médian et proportion de célibataires selon le sexe et l'orientation sexuelle, n= 2 051, Enquête Vécu homo/bi-sexualité, SIS Observatoire 2013

	Âge médian	% de célibataires
Femmes bisexuelles (n=181)	25	38,7
Femmes homosexuelles (n=571)	28	35,7
Hommes homosexuels (n=993)	33	53,5
Hommes bisexuels (n=281)	40	45,9
Trans et intersexes (n=25)	30	n=12/25
Ensemble (n=2 051)	31	46,1

Les femmes homosexuelles résident plus fréquemment en région parisienne (38,5 %) à l'inverse des hommes bisexuels habitant davantage hors Île-de-France (76,9 % d'entre eux).

Si la majorité des participant-e-s estime leurs ressources financières suffisantes voire confortables, ils sont près de deux sur cinq à préciser des moyens insuffisants voire très insuffisants (39,6 %). Les personnes trans ou intersexes estiment leurs ressources comme insuffisantes/très insuffisantes dans deux cas sur trois (n=16/25) alors que les hommes homosexuels précisent davantage des moyens financiers confortables (15,1 %). Par ailleurs, les participant-e-s vivant en Île de France ont tendance à déclarer des ressources confortables plus souvent que les autres (17,9 % contre 10,9 %).

Ressources financières et orientation sexuelle, en %, n=2 051
Enquête Vécu homo/bi-sexualité, SIS Observatoire 2013

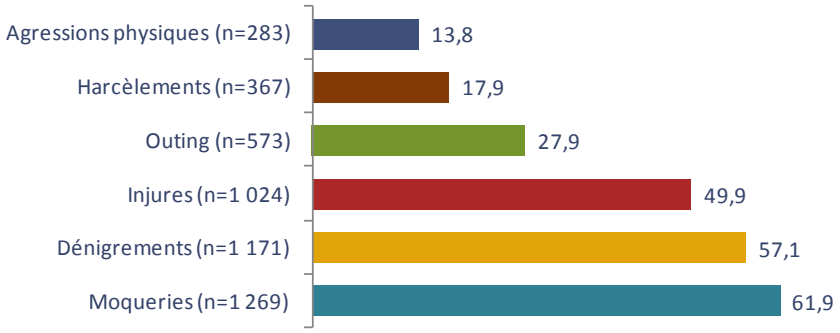


Un constat préoccupant

Huit participant-e-s sur dix concerné-e-s par les discriminations

Spontanément, une personne sur deux estime avoir déjà été discriminée en raison de son orientation sexuelle (47,8 %). À cette proportion déjà très élevée vient s'ajouter celle des participant-e-s qui ont déclaré ne pas avoir le sentiment d'avoir déjà été discriminé-e-s mais qui ont reconnu avoir déjà vécu l'une des situations listées dans la suite du questionnaire : près des deux tiers d'entre eux ont déjà rencontré *dénigrement, moquerie, injure, harcèlement, agression physique et/ou outing*[5] en raison de leur orientation sexuelle (64,7 %). Au final, huit personnes sur dix indiquent un sentiment global de discrimination et/ou au moins une situation vécue (81,6 %). Les personnes trans ou intersexes sont particulièrement concernées (n=25/25) ainsi que les femmes homosexuelles (91,9 %). En revanche, et même si la proportion reste élevée, les hommes bisexuels le sont significativement moins (53,7 %).

Types de situations discriminantes vécues en raison de l'orientation sexuelle
n=2 051, en %, Enquête Vécu homo/bisexualité, SIS Observatoire 2013



[4] Par manque de représentativité statistique, les personnes trans de genres féminin et masculin et les personnes intersexes sont fréquemment regroupées dans cette analyse.
[5] Divulgation de l'orientation sexuelle sans le consentement de la personne concernée.

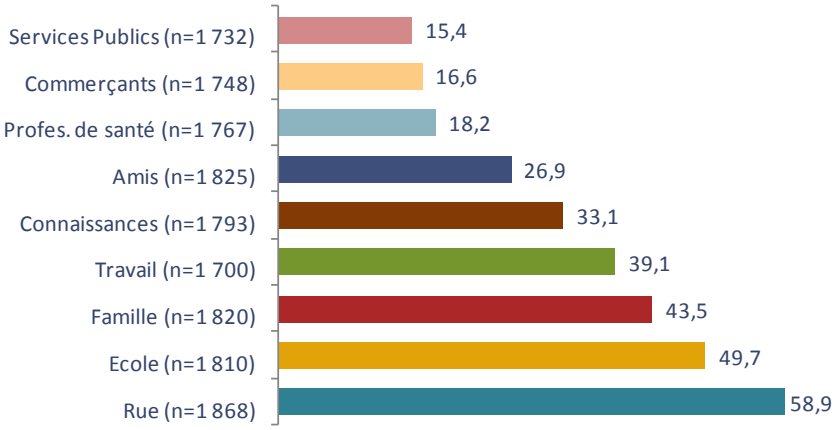
Les *moqueries*, le plus souvent à l'école et dans la rue, sont citées par six participant-e-s sur dix (61,9 %). Subies par plus d'une personne sur deux, les *dénigrements* et les *injures* font aussi partie des discriminations liées à l'orientation sexuelle les plus fréquentes (respectivement 57,1 % et 49,9 %). Par ailleurs, les *outing* représentent plus d'un quart des situations rapportées par les participant-e-s, tous domaines confondus (27,9 %). Enfin, de manière plus ponctuelle mais non négligeable, certain-e-s participant-e-s citent des situations *de harcèlement* (17,9 %) et des *agressions physiques* (13,8 %).

L'espace public, lieu privilégié d'exposition aux discriminations

Près de six personnes sur dix ont vécu au moins un évènement discriminant dans la rue, espace le plus pointé du doigt (58,9 %). Il renferme notamment les plus fortes proportions de personnes *injuriées* (39,2 %) ou *moquées* (36,6 %). La rue est également le lieu des *agressions physiques :* une personne sur dix y a déjà été attaquée (9,2 %).

« On m'a craché dessus dans la rue pendant que je me promenais en tenant la main de mon petit ami. » Homme homosexuel, 45 ans

Proportion de personnes ayant déjà été discriminées en raison de l'orientation sexuelle par domaine, Enquête Vécu homo/bisexualité, SIS Observatoire 2013



L'espace public (la rue et l'école) est un lieu particulier d'expositions aux discriminations : il concentre les plus hauts taux d'*agressions physiques* citées par les participant-e-s. Par ailleurs, tout domaine confondu, 13,8 % des participant-e-s ont déjà été agressé-e-s physiquement en raison de leur orientation sexuelle, majoritairement des hommes et des femmes homosexuel-le-s (respectivement 59,7 % et 26,5 %). Il faut noter que les cas d'agressions physiques enregistrés par SOS Homophobie en 2013 ont augmenté de 54% par rapport à 2012

« Suite à une agression physique (coup de poing au visage après avoir embrassé mon amie), je n'embrasse plus mon amie dans la rue, ne lui tiens plus la main et n'ai plus aucun geste d'affection à son égard. » Femme homosexuelle, 23 ans

Deuxième domaine souligné, l'école : près de la moitié des participant-e-s y rapporte une situation discriminante rattachée à leur orientation sexuelle (49,7 %). Elle est le lieu où prédominent les *outing* (13,4 %) mais également des *moqueries* (36 %), *injures* (19,2 %) et *harcèlements* (8,3 %).

« C'est surtout au collège, dans la cour de récréation, que cela a été très difficile d'être différent. J'ai été "repéré" dès la 6e et cela a duré jusqu'à la 3e. C'est surtout les garçons qui se moquaient de moi. J'ai même eu droit à une pionne et un prof qui se sont dandinés à mes côtés pour bien montrer que je n'étais pas un garçon comme les autres. » Homme homosexuel, 35 ans

Deux personnes sur cinq ont déjà vécu une situation discriminante liée à leur orientation sexuelle au sein de leur propre famille, qui est le troisième domaine le plus concerné (43,5 %). Le *dénigrement* est davantage spécifique des milieux familiaux (28,8 %) et professionnels (17,1 %).

« Mes parents ont très mal vécu mon coming out que j'ai fait quelques mois avant d'entrer à l'université, il y a deux ans. Ma mère m'insultait quotidiennement, et j'ai dû quitter la copine que j'avais à l'époque sous peine d'être mise à la rue. » Femme homosexuelle, 22 ans

Deux personnes sur cinq ont déjà vécu des situations discriminantes dans le cadre professionnel (39,1 %) : les *moqueries* sont nombreuses (22,7 %), une personne sur dix a déjà vu son *orientation sexuelle divulguée* sans son consentement (11,8 %) et 5,4 % des participant-e-s précisent avoir déjà été victimes de *harcèlement* sur leur lieu de travail. Selon une enquête sur l'homophobie en entreprise commanditée par la Haute Autorité de Lutte contre les Discriminations et pour l'Égalité en (2008)[6], près de neuf homosexuels interrogés sur dix auraient ressenti une forme d'homophobie implicite au travail.

[6] FALCOZ C. (dir.), Homophobie dans l'entreprise. La Documentation française,2008.

« Ma nomination à un poste de direction d'établissement scolaire a été annulée suite aux interventions de certains collègues, du maire, et du président de l'association des parents d'élèves qui sont intervenus auprès de l'Éducation Nationale pour m'empêcher d'accéder à ce poste alors qu'au barème j'étais en première position. Mon orientation sexuelle non cachée, j'étais pacsé et vivait ouvertement avec mon conjoint. » Homme homosexuel, 65 ans

Les connaissances sont régulièrement à l'origine d'*insultes* (10 %) et les amis plus proches ont tendance à *outer* (9,4 %). Ils sont cités respectivement par un tiers et un quart des participant-e-s de l'enquête comme auteurs de situations discriminantes (33,1 % et 26,9 %).

« J'ai préféré m'éloigner de deux amis proches et de certaines connaissances, en raison de propos à mon sens très homophobes, notamment lors du débat sur le mariage des couples de même sexe. Ils ont passablement fait preuve d'ignorance et refus de compréhension lors d'échanges, le tout saupoudré de commentaires déplacés, réducteurs et autres faux arguments religieux ou naturels. Pour certains, les découvrir sous cet aspect m'a fait un choc. » Homme homosexuel, 27 ans

Enfin, les professionnels de santé, les commerçants et les services publics, cités par moins d'un-e participant-e sur cinq sont des domaines de discrimination moins fréquents (respectivement 18,2 %, 16,6 % et 15,4 %). Ils se distinguent davantage concernant des *dénigrements* et/ou des *moqueries*. Ainsi, les participant-e-s rapportent par exemple des difficultés à louer des appartements, ou encore un manque de considération dans ces différents milieux.

« Les professionnels de santé m'ont déjà fait des réflexions, changent d'attitude, posent des questions déplacées avec un air suspicieux… » Femme homosexuelle, 30 ans

Des discriminations multiples et cumulatives

Soulignant la réalité des multi-discriminations, six personnes sur dix indiquent avoir déjà été discriminées pour un autre motif que l'orientation sexuelle (59,2 %). Les deux principales portent sur l'apparence liée au genre (apparence masculine/féminine/androgyne, particulièrement sur l'écart existant entre le genre « perçu » et le genre « attendu », 27,8 % de l'ensemble des participants) et l'apparence physique telle que le poids, la taille, etc. (27,7 %). Les origines étrangères réelles ou supposées ainsi que la séropositivité au VIH sont parfois également des critères de discriminations (respectivement 6,8 % et 2,3 %). Enfin, le sexisme est souligné par deux femmes sur cinq (41,8 % d'entre elles contre 7,2 % des hommes). Globalement, qu'elles soient homo ou bisexuelles, les femmes sont davantage concernées par les discriminations pour un autre motif que l'orientation sexuelle : 70,1 % des lesbiennes et 76,8 % des bisexuelles contre 52,6 % des hommes gays et 46,3 % des bisexuels. Le vécu social des homo/bi-sexuelles est donc marqué d'une double-discrimination.

« J'ai subi nombre de moqueries ou d'intimidation : "prouve-le !", "si t'aimes pas les hommes, c'est que t'en n'as jamais rencontré de vrai, je vais te montrer", "quand t'as une copine appelle-moi"… rien que des clichés. » Femme bisexuelle, 20 ans

De même, 24 des 25 personnes trans ou intersexes sont touchées par les multi-discriminations.

« J'ai été victime de propos et d'actes déplacés, résultant d'hypothèses fausses sur ce que je suis ou fait. Il m'a été refusé de participer à des repas entre collègues de travail parce que quelqu'un a révélé que je portais des tenues vestimentaires peu conformes à mon état civil. » Personne transgenre féminin bisexuelle, 45 ans

La crainte de la stigmatisation et ses conséquences psychosociales

Une appréhension très présente…

Plus de huit participant-e-s sur dix vivent avec l'appréhension d'être discriminé-e-s en raison de leur orientation sexuelle (86,4 %) : un quart de manière fréquente ou systématique (27,6 %), un tiers de façon occasionnelle (32,8 %) et un quart rarement (26 %). La proportion des hommes à ne jamais craindre une telle situation est deux fois plus élevée que celle des femmes (16,8 % vs 8,4 %). Les hommes bisexuels sont 12,1 % à être dans cette appréhension tout le temps contre 7,4 % des homosexuels masculins. Une certaine distance par rapport à cette crainte semble également s'établir avec l'âge, les personnes craignant davantage d'être discriminées étant plus jeunes : 31,5 ans en moyenne pour les participant-e-s ayant

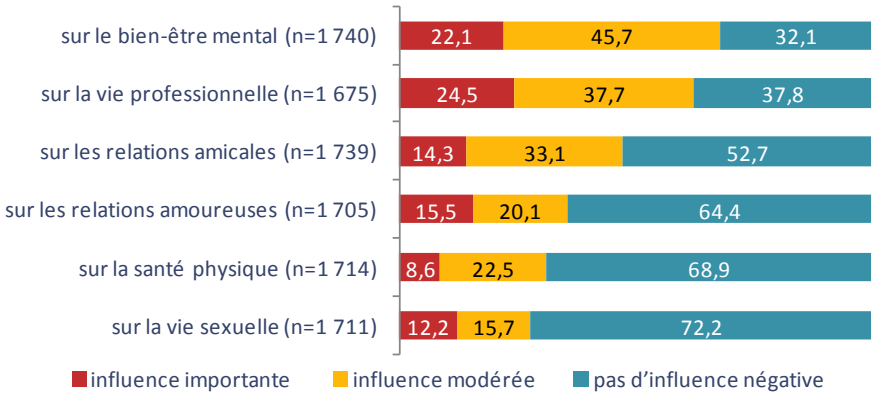
répondu tout le temps, souvent ou occasionnellement contre 36,5 ans pour rarement ou jamais[7]. L'effet générationnel a une influence significative sur cette crainte, les plus de 50 ans enregistrant la proportion la plus élevée de participant-e-s ne craignant jamais d'être discriminé (24 % contre 7,7 % chez les moins de 30 ans).

« Peur d'agressions verbales et physiques permanente dans la rue ou au moment de prendre un taxi lorsque je suis accompagnée de ma conjointe : nous avons déjà été agressées dans ce contexte. Crainte de ne pas être prise au sérieux par les professionnels de santé. Crainte d'être dénigrée ou rejetée par des membres de la famille. » Femme homosexuelle, 24 ans

…et des conséquences multiples

Vivre au quotidien avec cette crainte impacte essentiellement *le bien-être mental* des personnes. Qu'elle soit importante (22,1 %) ou modérée (45,7 %), cette influence est notée par les deux tiers des participant-e-s. Au-delà des impacts des situations discriminantes vécues, le fait d'être potentiellement discriminable partout et par tous, sans savoir ni quand ni où, a des conséquences morales[8]. La question de la dicibilité de l'orientation sexuelle est souvent au cœur des préoccupations : mentir sur son orientation sexuelle et se cacher pour ne pas prendre le risque d'être jugé et rejeté ou s'affirmer et craindre les réactions engendrent un « poids » psychologique évident (vigilance permanente, sentiment de culpabilité, etc.). Ainsi, témoignant de la pression sociale, nombreux-ses sont les participant-e-s à rapporter des difficultés sur le fait de « *pouvoir être soi-même* » voire de « *s'accepter* », ou encore à préciser être « *en état d'alerte permanent* ». Les discriminations potentielles et/ou vécues liées à l'homo/bi-sexualité sont autant de façon d'imposer une norme et exercent une « violence symbolique » (Bourdieu, 1998[9]) sur les personnes concernées. Elles agissent comme une « structure sociale d'infériorisation » (Eribon, 2003[10]). Ainsi, la gestion d'une sexualité minoritaire fait apparaître une série d'épreuves successives au sein de la vie quotidienne, notamment lors de l'entrée dans la sexualité, contenant par ailleurs ses problématiques spécifiques.

Impacts négatifs de la crainte d'être discriminé-e dans différents domaines, en %
Enquête Vécu homo/bi-sexualité, SIS Observatoire 2013



« La crainte d'être discriminé m'amène à être discret sur mon orientation sexuelle (…) c'est un effort intellectuel de tous les instants, et c'est plutôt éprouvant. Donc s'agissant d'exemples, je fais attention à la façon de me tenir, de m'exprimer, d'apparaître, d'interagir socialement, de me comporter. » Homme homosexuel, 21 ans

La vie professionnelle est le second domaine où cette crainte émerge. En effet, trois personnes interrogées sur cinq déclarent que cette appréhension a une influence au travail et près d'un quart d'entre elles estime important cet impact sur leurs activités professionnelles (37,7 % et 24,5 %). Ainsi, les personnes interrogées redoutent par exemple que la connaissance de leur orientation sexuelle au travail engendre une baisse ou une perte de crédibilité. Certains rapportent leur propre mise à l'écart du groupe de collègues pour ne pas partager d'éléments concernant la vie privée, ce retrait pouvant notamment les faire passer pour des « *rustres* » ou encore freiner leur évolution professionnelle. Certains précisent d'ailleurs avoir orienté leur choix vers un métier LGBT-friendly.

« Pour moi le milieu du travail reste le plus compliqué. Vient toujours la question fatidique du « Et toi, qu'est-ce que tu as fait ce week-end ? » ou de la question systématique « Tu as un copain ? » et non pas « Tu as quelqu'un dans ta vie ? » : on ne sait jamais si on doit encore faire un coming out au travail ou non.» Femme homosexuelle, 24 ans

[7] Cet effet générationnel pourrait s'expliquer par le fait que l'homosexualité est globalement plus acceptée aujourd'hui que ces dernières décennies, auquel on peut supposer que l'avancée en âge serait liée à une plus grande acceptation de soi, à une prise de distance plus importance vis-à-vis de la peur du jugement, à la sélection d'un entourage plus « bienveillant », etc.
[8] Cette certitude d'être discriminable et cette incertitude d'être discriminé sont précisément « ce qui fait la différence de charge mentale entre ceux qui sont discriminables et ceux qui ne le sont pas » selon les auteurs de l'ouvrage sociologique Pourquoi moi ? L'expérience des discriminations (DUBET F., COUSIN O., Macé E., Rui S., Éditions du Seuil,2013).
[9] BOURDIEU P., La domination masculine. Paris, Éditions du Seuil,1998.
[10] ERIBON D. (dir.), Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes. Paris, Larousse,2003.

La crainte d'être discriminé en raison de son orientation sexuelle affecte moins les autres domaines investigués : une majorité n'en perçoit aucune influence négative.

Pour près de la moitié des participant-e-s cependant, l'appréhension de la discrimination impacte modérément les *relations amicales* : des témoignages mettent en avant une méfiance à chaque nouvelle rencontre, une tendance à être « *sur la défensive* ». Il convient souvent de ne pas révéler son orientation sexuelle dans un premier temps et les nouvelles rencontres font de ce dévoilement de soi un poids de par son caractère « inachevé et réitératif » (Eribon, 2003[11]).

« Ça m'angoisse de me rendre à des soirées où je sais qu'il y aura une majorité d'hétéros peut-être pas tolérants ou qui auraient un avis sur la question de l'homosexualité et qu'on devra en parler. J'ai peur d'être la "lesbienne de service". » Femme homosexuelle, 48 ans

D'ailleurs, certaines personnes scindent d'elles-mêmes leurs ami-e-s homosexuel-le-s et hétérosexuel-le-s, et ne fréquentent parfois plus que des personnes de même orientation qu'elles, afin d'être dans un entre soi qui se veut protecteur.

« Personne ne connaît mes amis homos dans mon entourage de peur qu'un lien soit effectué. Certains membres de mon entourage pensent que je n'ai pas ou peu d'amis. » Homme bisexuel, 33 ans

Ces témoignages soulignent l'absence de liberté et de spontanéité dans les *relations amicales*, freinées par cette crainte d'être jugé-e et exclu-e et soulignant la pression de la norme sociale.

« Obligation de créer des barrières dans sa vie, dans ses amitiés car on ne sait pas quelles conséquences cela pourrait avoir dans l'existence ; car la haine la plus féroce peut s'allumer chez quelqu'un qui vous semblait fort sympathique. » Homme homosexuel, 54 ans

Par ailleurs, plus d'un tiers des personnes interrogées disent leurs *relations amoureuses* impactées par ces discriminations craintes ou vécues (35,6 %). L'absence de liberté quant au fait de rendre visible ou non leur relation, les différents niveaux de coming out de chacun des partenaires ou encore l'absence de légitimité ou de reconnaissance de cette relation par les proches, peuvent être autant de sources de conflit au sein du couple. Certains vont jusqu'à refuser de vivre leur orientation sexuelle.

« Dans l'espace privé, aujourd'hui par exemple, ma belle-mère, qui a un blocage vis-à-vis de l'homosexualité de sa fille, évite d'appeler sur le téléphone fixe et ne me prend jamais directement au téléphone ; et elle ne pose jamais de questions sur moi ou sur notre couple (chose qu'elle ne fait pas avec ses autres belles filles). Cette attitude me dévalorise et me peine ; et elle a déjà été source de tensions au sein de mon couple car j'éprouvais le besoin d'une réaction de la part de ma compagne. » Femme homosexuelle, 37 ans

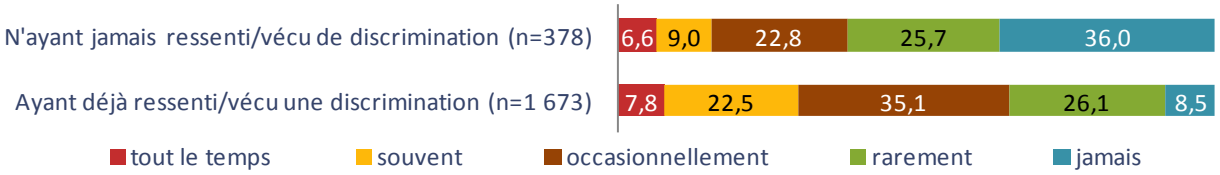
Enfin, trois personnes sur dix estiment que cette appréhension à une influence sur leur santé (31,1 %). Si ce domaine est moins impacté, cette proportion est loin d'être négligeable.

« Le problème des gynécos et du dépistage de MST au CHU : le personnel ou les médecins sont mal informés ou pas du tout informés sur les pratiques sexuelles, les risques et les moyens de préventions chez les lesbiennes. Et les interlocuteurs partent toujours du principe qu'une femme à des pratiques sexuelles avec des hommes donc je suis obligée de faire un coming out à chaque visite chez un nouveau médecin, avec le stress que ce moment engendre à chaque fois par la peur de la discrimination justement. Cela amène souvent à des situations inconfortables qui me dissuadent d'y retourner. L'invisibilité des lesbiennes est vraiment problématique. » Femme homosexuelle, 27 ans

De manière logique, ces expériences influent sur le ressenti des personnes : la majorité des participant-e-s n'ayant vécu aucune discrimination n'éprouve jamais ou rarement la crainte d'être discriminé (respectivement 36 % et 25,7 %). À l'inverse, les personnes ayant déjà ressenti une discrimination sont plus de neuf sur dix à vivre avec cette appréhension, sentiment qui se manifeste souvent ou systématiquement pour trois personnes sur dix (30,3 %).

[11] ERIBON D., op.cit.

Crainte d'être discriminé-e selon le ressenti/vécu des discriminations liées à l'orientation sexuelle, en %
Enquête Vécu homo/bi-sexualité, SIS Observatoire 2013



« Le fait de ne plus pouvoir prendre les transports limitrophes au lieu de mon agression sachant où habitent mes agresseurs… D'être obligé de changer de gare définitivement pour aller dans la capitale … D'avoir un mal être permanent et une peur a chaque fois que je sors surtout à des heures tardives en rentrant du travail ou des activités personnelles… » Homme homosexuel, 28 ans

Trouver refuge dans l'usage de produits psychoactifs ?

Sans en définir le niveau de responsabilité, la crainte d'être discriminé impacte nécessairement le vécu de l'orientation sexuelle, pouvant mener à la mésestime de soi ou encore à des difficultés d'acceptation de sa propre orientation sexuelle. Ainsi, plus de huit participant-e-s sur dix indiquent que leur orientation sexuelle a déjà été un sujet préoccupant dans leur vie (85,1 %) et quatre sur dix précisent que cette préoccupation est ou a été régulière (40,8 %). Les hommes bisexuels s'en soucient significativement moins (24,9 %).

Sans pouvoir déterminer si cet impact vient de la crainte d'être discriminé ou est une conséquence des discriminations rencontrées, la consommation de psychotropes apparaît comme un recours devant les difficultés vécues liées à l'orientation sexuelle chez certain-e-s participant-e-s : plus de la moitié d'entre eux déclarent avoir consommé des produits psychoactifs (alcool, tabac, drogues, médicaments) de manière régulière (54,4 %) et parmi eux, trois sur dix associent cette consommation à des problématiques en lien avec l'orientation sexuelle (30,6 %). Ces prises régulières permettent une désinhibition ou viennent soulager un mal-être ou un isolement. Il s'agit essentiellement d'alcool (77,7 % d'entre eux), d'anxiolytiques (46 %), de cannabis (39,3 %), d'autres médicaments (28,2 %) et de cocaïne (12 %). La consommation d'anxiolytiques et d'autres médicaments apparaît significativement trois fois plus importante chez les participant-e-s reliant leur prise régulière de psychotropes avec des problématiques d'orientation sexuelle que chez les autres participants consommateurs (respectivement 46 % contre 14,7 % et 28,2 % contre 9,2 %).

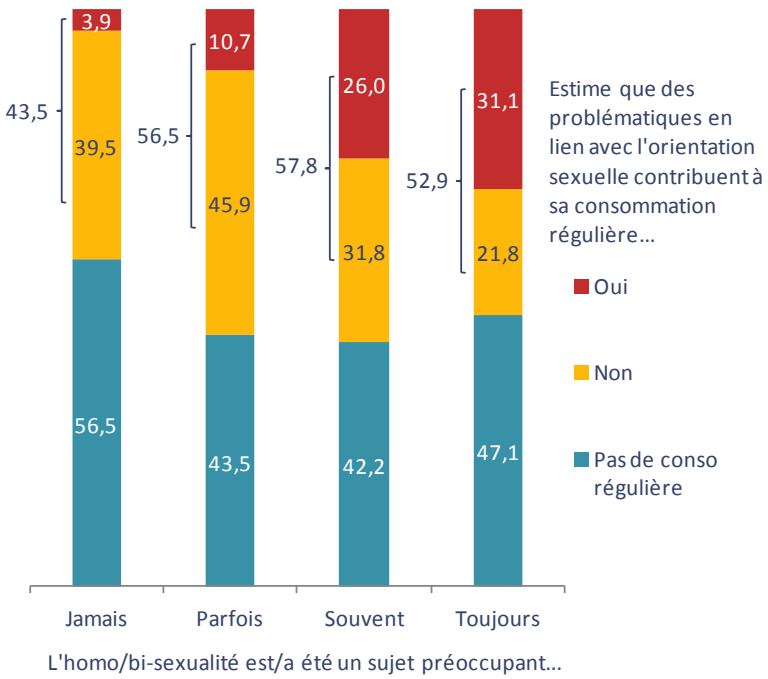
Consommation régulière de produits psychoactifs et association de cette consommation aux problématiques de vécu de l'orientation sexuelle selon le sexe et l'orientation sexuelle, en %, Enquête Vécu homo/bi-sexualité, SIS Observatoire 2013

	Pas de consommation régulière	Consommation sans association avec les problématiques d'orientation sexuelle	Consommation avec association avec les problématiques d'orientation sexuelle
Femmes bisexuelles (n=181)	39,8	49,7	10,5
Femmes homosexuelles (n=571)	43,1	39,4	17,5
Hommes homosexuels (n=993)	47,7	34,9	17,3
Hommes bisexuels (n=281)	47,7	37,7	14,6
Trans et intersexes (n=25)	n=9/25	n=7/25	n=9/25
Ensemble (n=2 051)	45,6	37,8	16,6
Consommateurs réguliers (n=1 116)	---	69,4 %	30,6 %

« La perte de mes relations amicales m'a profondément affecté. Je traverse des phases de déprime assez néfaste pour mon bien être physique : malnutrition, alcool, manque de sommeil depuis 4 ans », Homme homosexuel, 24 ans

Il faut noter que plus l'orientation sexuelle a été un sujet préoccupant dans la vie des personnes, plus elles associent significativement cette problématique à la consommation régulière de produits (10,7 % pour ceux pour qui l'orientation sexuelle a parfois été un sujet préoccupant contre 26 % chez ceux pour qui elle l'a souvent été). De la même manière, si une majorité ne rattache pas cette consommation à des difficultés liées à l'orientation sexuelle, la consommation de produits psychoactifs en général augmente significativement avec le niveau de préoccupation des participant-e-s : en effet, alors que les participant-e-s n'ayant jamais considéré l'orientation sexuelle comme une préoccupation dans leur vie sont 43,5 % à déclarer avoir déjà consommé régulièrement des produits, cette proportion s'élève à 57,8 % chez ceux pour qui l'orientation sexuelle a été souvent une problématique. Tous les profils sont concernés, même si les femmes bisexuelles associent significativement moins leur consommation à ces problématiques.

Consommation de produits psychoactifs et vécu de l'orientation sexuelle, en %, n=2051, Enquête Vécu homo/bisexualité, SIS Observatoire 2013



Des trajectoires individuelles face à la présomption d'hétérosexualité : soi, les proches, les pairs

Les « modes de gestion » du risque de stigmatisation et de discriminations

Face à de possibles stigmatisation et discriminations, des attitudes ou « stratégies » sont alors adoptées de manière plus ou moins conscientes et déployées en fonction des lieux, des circonstances, des personnes et des types de relations. Pour vivre plus sereinement leur orientation sexuelle, environ la moitié des participant-e-s ont précisé avoir développé des stratégies qui semblent spécifiques à chacun et infinies (n=958). Mais bien que très diverses, ces stratégies peuvent être regroupées en cinq postures. En effet, si les expériences individuelles sont singulières, le vécu social de l'orientation sexuelle minoritaire uni les personnes interrogées.

► **La dissimulation et le secret :** cette posture consiste à taire son orientation sexuelle à une grande majorité de personnes, voire à toutes, et pour cela, à recourir fréquemment aux mensonges : il s'agit d' « esquiver » le stigmate et de se conformer à la norme. Ainsi, dans certaines circonstances, ces personnes peuvent inventer une vie hétérosexuelle. D'autres développent une double vie avec une hétérosexualité de façade et vivent leur homo/bi-sexualité en dehors de leurs réseaux de sociabilité habituels (lieux de rencontres extérieurs, internet). Certain-e-s choisissent de ne pas avoir de vie affective et sexuelle (pas de relation sexuelle / célibat) ou de ne pas avoir de relations suivies. Pour mieux s'éloigner d'éventuels stéréotypes associés à l'homosexualité, ces personnes tendent à accentuer leur masculinité pour les hommes et leur féminité pour les femmes. Ces stratégies semblent favoriser l'isolement et le repli sur soi, ainsi qu'un mal-être dû à l'hyper-contrôle de soi, à l'autocensure, et à des difficultés à accepter son orientation sexuelle. Qu'elle soit encore adoptée au moment de l'enquête ou en référence au passé, cette position est la plus fréquemment citée parmi les stratégies rapportées par les participant-e-s (40,6 %), particulièrement par les participant-e-s les plus jeunes.

« Je ne souffre pas trop de discriminations car je suis dans l'hyper-contrôle c'est-à-dire je ne vis pas pleinement mon orientation sexuelle, pour ne pas subir de discrimination ou de harcèlement surtout dans le cadre professionnel mais aussi familiale : je vis dans le non-dit. » Femme homosexuelle, 48 ans

►**La méfiance et la discrétion :** cette stratégie, qui représente près d'un tiers des postures évoquées (33,2 %) est basée sur la crainte récurrente d'être rejeté du fait de son orientation sexuelle. Ces personnes restent très discrètes quant à celle-ci. Elles sélectionnent minutieusement les personnes à qui elles la révèleront et cloisonnent généralement les milieux publics, professionnels et la vie privé. Il s'agit d'une gestion clivée de la vie et des différents réseaux de sociabilité (amis hétéro/amis homo par exemple). Ces personnes peuvent notamment éviter toute marque d'affection en public et utilisent des pronoms neutres pour parler de leur partenaire à leur entourage non proche. Par ailleurs, certains attendent de réussir professionnellement avant de faire leur coming out.

« J'ai dit uniquement à la fin de mes études que j'étais gay à ma famille pour éviter d'être exclu et de ne pas pouvoir subvenir à mes besoins tout seul. » Homme homosexuel, 26 ans

►**La rupture :** un éloignement voire une rupture est parfois nécessaire pour les personnes dont l'orientation sexuelle n'est pas acceptée par leur famille ou leurs ami-e-s. Les participant-e-s vivants à Paris sont significativement plus représentés dans ce groupe. Cette stratégie de l'« exil », évoquée minoritairement (8,4 %), peut passer par un changement -géographique et/ou professionnel- vers un milieu davantage LBGT-friendly. Certain-e-s participant-e-s indiquent carrément une rupture avec les personnes hétérosexuelles en les excluant systématiquement de leur vie.

« Virer de ma vie toute personne ne pouvant accepter qui je suis : ma famille depuis bientôt trois ans, les amitiés pas vraiment sincères, les gens de droite, les hétéros et homos binaires, les racistes, lessérophobes, les capitalistes… (…) j'ai arrêté de faire des efforts avec des gens qui ne se connaissent pas, qui sont incapables de se remettre en question, ni leur éducation, et qui croient que vivre comme tout le monde est le seul moyen d'être heureux. » Homme homosexuel, 34 ans

►**Le militantisme :** il s'agit ici pour les participant-e-s (8,8 %) d'apporter une dimension politique à l'orientation sexuelle et de mettre en avant cette identité contre les discriminations. Les personnes ont réalisé un coming out général et militent pour faire avancer la question des droits des homo/bi-sexuel-le-s. Elles font très souvent partie d'une association LGBT et n'hésitent pas à élever la voix face à des personnes en désaccord avec leurs valeurs : il s'agit d'expliquer et de « s'expliquer ». Cette implication semble parfois être impulsée par des discriminations vécues dans le passé et/ou participer à une acceptation/affirmation de soi. Les femmes, quelque soit leur orientation sexuelle, y apparaissent proportionnellement plus nombreuses.

« Clairement, au collège, j'étais ostracisé, fréquemment agressé verbalement, parfois physiquement. Les humiliations n'étaient pas rares. Cela a eu des conséquences sur mon sommeil, j'étais angoissé en permanence, incapable de m'endormir seul. Jusqu'à il y a peu, un an à peine, j'avais le sentiment de moins valoir qu'un hétéro. Je me sentais inférieur à mes amis hétéros garçons. Comme si ce que je pouvais penser ou dire avait moins de poids, de valeur, de pertinence. Comme si je n'étais pas tout à fait un homme. Impression d'être perçu, à tort ou à raison, comme le gay de service qui donne bonne conscience. Je me suis affirmé depuis, notamment en m'engageant dans une association de lutte contre l'homophobie et en militant activement en faveur de la loi "Mariage pour Tous". » Homme homosexuel, 30 ans

►**L'acceptation de soi et de la société, les stratégies « zen » :** représentant un quart des stratégies citées par les participant-e-s (27,4 %), cette posture repose sur une certaine confiance en soi, mais également sur une « acceptation de soi » dans la société. Certains puisent par exemple leur légitimité dans leur confiance en la loi. À la différence de l'engagement militant, les personnes n'attribuent pas nécessairement de dimension politique à leur orientation sexuelle mais revendiquent plutôt une recherche d'authenticité et d'honnêteté envers eux-mêmes et les autres. Ces participant-e-s expliquent la plupart du temps être arrivés à ce niveau d'acceptation après un cheminement personnel plus ou moins long, parfois par le biais d'une relation durable. Souvent, une psychothérapie en a été le moyen, tout comme l'*empowerment*, fréquemment mis en avant pour vivre plus sereinement (s'informer, s'enrichir culturellement, lire des témoignages, etc.). Enfin, de multiples « outils » sont cités, pour déjouer la stigmatisation et s'accepter : l'humour, la méditation, le sport, l'écriture, la musique, etc. Ces personnes réussissent alors à dialoguer et à faire confiance aux autres. Et quand ça ne suffit pas, c'est l'indifférence qui est de mise, autrement dit « *ignorer les cons* ». À l'inverse des participant-e-s vivants à Paris, les hommes bisexuels et les moins de 50 ans ont moins tendance à évoquer ces stratégies-là.

« Ne plus mentir quand on me pose la question directement. S'en servir pour « filtrer » les personnes inintéressantes : quelqu'un qui ne veut pas me fréquenter parce que je suis homo n'est pas quelqu'un que j'aurais voulu fréquenter de toute manière, ça tombe plutôt bien. » Homme homosexuel, 23 ans

Ces stratégies dépendent du vécu subjectif des discriminations subies et de la crainte de la stigmatisation. Celles-ci sont modérées par le parcours des personnes, leur position sociale, leur environnement (capital social et culturel), ainsi que par la mise en tension de l'acceptation de leur orientation sexuelle par elles-mêmes (psychologique) et par les autres (sociale). Par exemple, toutes proportions gardées, le sentiment global de discrimination des personnes interrogées diminue significativement avec l'augmentation de leurs ressources financières, (54,1 % chez les personnes déclarant des ressources insuffisantes et très insuffisantes contre 43,7 % des personnes déclarant des ressources suffisantes et confortables).

Pas nécessairement hiérarchisées ni figées dans le temps, ces cinq grandes attitudes ne sont pas isolées les unes des autres. Elles correspondent à des choix faits par les participant-e-s dans le passé ou au moment de l'enquête et sont potentiellement amenées à évoluer ou non avec selon l'expérience de chacun. Il s'agit notamment de maîtriser son « degré d'exposition » afin de neutraliser les impacts sur sa qualité de vie, maîtrise relevant d'un véritable apprentissage. Les notions de visibilité et de dicibilité de son orientation sexuelle sont donc au cœur des positionnements décrits plus haut. Les personnes se retrouvent prises dans un paradoxe défini par une volonté de se préserver du risque de stigmatisation d'un côté, mais dont découle une privation de certains avantages sociaux engendrée par cette position de retrait et de prudence (par exemple l'exclusion des cercles de sociabilité faisant les réseaux professionnels et les carrières).

Toutefois, il semble se dessiner pour un certain nombre de participant-e-s l'idée d'un processus de leur propre acceptation de leur orientation sexuelle, d'un « *cheminement personnel* ». L'évolution de cette trajectoire personnelle peut suivre ces cinq grandes étapes (même si tous ne suivent pas cette voie) : commencer par cacher son orientation sexuelle, puis être discret avant de rompre complètement pour se tourner vers une nouvelle vie, en passant par le rapprochement communautaire voire du militantisme et, enfin, finir par s'accepter sereinement, « *s'assumer* ». Ce processus peut être mis en parallèle avec les analyses de Cass (1979)[12] ou plus récemment de Mellini (2009)[13], se référant à la construction identitaire de l'homosexualité.

« Je pense davantage à des situations plus jeune, quand j'étais mal à l'aise avec mon homosexualité tout court et où je craignais fortement de souffrir d'être discriminée, considérée comme "anormale", notamment à mes propres yeux, là tout était dur dans les rapports sociaux (la non révélation, le mensonge, le placard quoi, et dans mon rapport à moi-même non épanoui et plutôt douloureux). Une fois mon homosexualité assumée, en dépit de quelques difficultés à la révéler aux parents, de la réaction pas très classe de mon père égoïste macho latino-américain, et de mes beaux-parents, tout va grosso modo bien. Je suis blanche, de classe moyenne supérieure, j'exerce une profession intellectuelle, j'habite Paris, mes ami-e-s et mon entourage constant sont tellement à l'aise que j'en oublie la différence… cool dans le quartier aussi, même s'il s'agit d'un quartier mi bobo mi populaire, en dépit des représentations traditionnelles. En revanche je me sens discriminée, rejetée et non protégée depuis le débat sur le mariage pour tous, la violence des propos tenus, non censurés et médiatisés à outrance, la frilosité de la "gauche" au gouvernement, le retrait du projet PMA font que je ne me sens plus en sécurité et à l'aise comme autrefois dans cette société là. J'ai des peurs sur l'avenir, en particulier dans un projet d'enfant. Pour cet enfant et pour nous les mères. Globalement je suis protégée je crois par mes coordonnées sociales et mon environnement amical et politique, qui me donne une grande confiance faisant que je me sens en général bien (y compris au boulot, des profs aussi) mais je sens que cela peut déraper hors de ce milieu… » Femme homosexuelle, 36 ans

Toutefois, il convient de souligner, que malgré une homo/bisexualité dite assumée, de nombreuses personnes estiment que dans certains milieux et/ou dans certaines circonstances, la discrétion demeure la clé pour ne pas se faire importuner, pour se protéger. Quelques participant-e-s ont d'ailleurs souligné un changement d'ambiance global depuis les débats pour le mariage civil pour tous, et une augmentation de leur crainte de se faire insulter ou agresser dans la rue.

---

[12] La psychologue Vivienne Cass (1979) décrit plusieurs étapes dans son modèle de développement de l'identité et du coming out gay ou lesbien : la confusion identitaire (se vivre comme hétérosexuel mais avoir des pratiques discordantes), le conflit identitaire (sentiment d'être homo mais refus de l'être et de s'identifier), la comparaison identitaire (évaluer l'éventualité d'être homosexuel vis-à-vis de l'environnement), la tolérance et l'acceptation identitaire (acceptation de soi et contacts avec la communauté gaie et lesbienne), la fierté identitaire (dévalorisation de l'hétérosexualité) et enfin la synthèse identitaire (épanouissement de l'individu au sein d'une société à majorité hétérosexuelle) (CASS V., «Homosexual identity formation : A theoretical model», Journal of Homosexuality,1979,4 (3), p. 219-235).

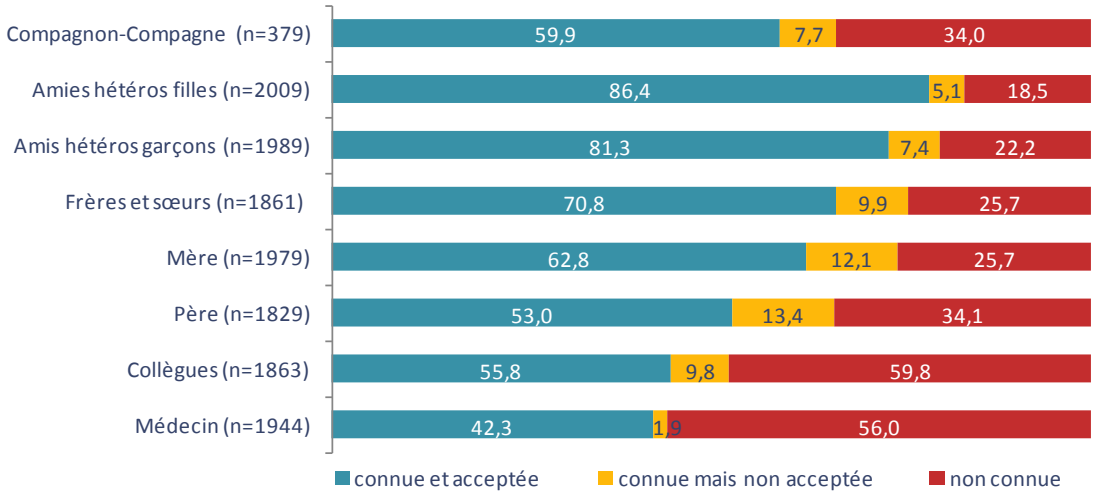
[13] Docteure en sciences sociales, Laura Mellini identifie plusieurs stratégies de gestion sociale dans la construction identitaire de l'homosexualité : la stratégie du déni (secret absolu), la stratégie de la clandestinité (identité pour soi et identité pour les autres avec une séparation des réseaux de sociabilité), la stratégie de l'arrangement (mise en cohérence de soi et dévoilement partiel) et la stratégie de l'affichage (acceptation et dévoilement à tous, soit dans un processus de revendication, soit de normalisation) (MELLINI L., « Entre normalisation et hétéronormativité : la construction de l'identité homosexuelle », Déviance et Société,2009/1 Vol. 33, p. 3-26).

« Le milieu rural est assez homophobe et vivant en couple, l'arrivée de deux hommes dans le village s'est vite ébruitée d'où : pas de réponses aux salutations, évitements, changements de trottoir, oubli volontaire des éboueurs de prendre les déchets. (…) avec le mariage gay et tout l'échauffement autour, on était prudent quant à la sécurité de nos personnes et de nos biens. » Homme homosexuel, 58 ans

Une homo/bi-sexualité majoritairement connue et acceptée par les proches

La connaissance de l'homo/bi-sexualité par l'entourage est un bon marqueur de ces stratégies pour vivre sereinement avec son orientation sexuelle, la question de sa dicibilité et les stratégies qui en découlent pouvant être anxiogènes. De manière logique, les milieux hors domaine privé tels que le médecin et les collègues enregistrent les proportions les plus élevées d'orientation sexuelle « non connue » (respectivement 56 % et 59,8 %). À l'inverse, les proches « choisis » présentent les taux les plus hauts de connaissance et d'acceptation : 86,4 % pour les amies filles hétérosexuelles et 81,3 % pour les amis garçons hétérosexuels. Les membres de la famille présentent des profils intermédiaires. Si la majorité précise que les parents connaissent leur orientation sexuelle (74,9 % par la mère et 66,4 % par le père), celle-ci n'est pas acceptée par la mère et/ou par le père chez plus d'un participant sur dix (respectivement 12,1 % et 13,4 %). Cela pourrait expliquer, en partie, que pour éviter ce rejet certains préfèrent que l'orientation sexuelle reste méconnue des membres de la famille nucléaire : de la mère pour un quart des participant-e-s (25,7 %), du père pour un tiers (34,1 %) et de la fratrie pour un quart (25,7 %). Il faut noter le cas particulier des compagnons/compagnes des personnes bisexuelles dont un tiers ne connait pas l'orientation sexuelle de son/sa partenaire (34 %).

Connaissance et acceptation de l'orientation sexuelle par l'entourage, en %, Enquête Vécu homo/bi-sexualité, SIS Observatoire 2013



« J'invente des réunions « associatives » pour rencontrer d'autres homosexuels loin de chez moi. », Homme bisexuel, 66 ans, en couple avec une femme

Par ailleurs, la bisexualité est plus facilement acceptée par les parents que l'homosexualité : la proportion de parents n'acceptant pas l'orientation sexuelle de leur enfant est significativement plus importante chez les participant-e-s homosexuels que chez les bisexuels, et parmi les participant-e-s dont les parents n'ont pas accepté l'orientation sexuelle, 32,5 % sont des femmes homosexuelles et 51,2 % des hommes homosexuels. L' « invisibilité » de la bisexualité et l'espoir d'un « retour à la norme » de la part des proches peuvent expliquer un rejet moins important des personnes bisexuelles.

Par ailleurs, le fait de vivre en région parisienne a un impact significatif sur le réseau de sociabilité **:** si les personnes vivant en Île-de-France ont plus souvent des amis majoritairement homo/bi-sexuels (22,3 % contre 11,9 %), ils sont aussi plus nombreux à avoir autant d'amis homo/bi-sexuels qu'hétérosexuels (38,6 % contre 33,6 %), ce qui irait dans le sens d'une plus grande intégration et acceptation de l'homo/bi-sexualité dans cette zone géographique.

Le paradoxe d'une « communauté » homo/bi-sexuelle, à la fois protectrice et excluante

S'entourer de personnes qui nous ressemblent… ou être exclu-e

Un des moyens pour vivre plus sereinement son orientation sexuelle est de se rapprocher des personnes présentant le même profil, ce qui est par ailleurs valable au-delà de cette caractéristique : on s'entoure des gens qui nous « ressemblent » et avec qui ont a des points communs. Ainsi, les participant-e-s sont une majorité à fréquenter les lieux de sociabilité homo/bi-sexuelle (65,6 %) : 15,9 % fréquemment et 49,7 % parfois. Les personnes trans et intersexes ainsi que les femmes homosexuelles sont particulièrement attirées par ces endroits (respectivement n=23/25 et 75 %). En revanche, si deux participant-e-s sur cinq indiquent faire partie de la communauté homo/bi-sexuelle (39,4 %), les femmes homosexuelles essentiellement à l'inverse des hommes bisexuels (respectivement 50,4 % d'entre elles vs 21,7 %), une majorité s'en exclue (44,8 %) ou estime que cette communauté n'existe pas (15,8 %).

Fréquentation des lieux de sociabilité identitaires et sentiment d'appartenance à la communauté homo/bi-sexuelle, en %, Enquête Vécu homo/bi-sexualité, SIS Observatoire 2013

	Font partie de la communauté homo/bi-sexuelle	Ne font pas partie de la communauté homo/bi-sexuelle	Pensent que la communauté homo/bi-sexuelle n'existe pas	Fréquentent les lieux de sociabilité homo et bisexuels
Femmes bisexuelles	41,4	7,8	18,8	59,7
Femmes homosexuelles	50,4	25,6	8,4	75
Hommes bisexuels	21,7	16,9	23,1	44,5
Hommes homosexuels	37,3	48,9	17,5	66,7
Trans et intersexes	n=23/25	n=8/25	n=3/25	n=23/25
Ensemble	39,4	44,8	15,8	65,6

« Un des obstacles a paradoxalement été une certaine "culture gay", dans laquelle je ne me reconnaissais pas et qui parfois véhicule une image communautaire, fermée, stéréotype, concentrée sur la sexualité, impudique. Je pense que pour bien vivre son homosexualité, il faut avant tout comprendre qu'on est beaucoup plus que ça, qu'on n'est pas réduit à ça. Nous sommes des personnes, avec des désirs sexuels, avec des affects, comme toutes les autres. Mais ça n'autorise pas à l'étaler plus que les autres non plus. Le respect de l'intimité et de la pudeur, c'est aussi essentiel. Quand ma sexualité est pointée avant le reste, ou l'a été, j'ai pu avoir la sensation d'être violé dans mon être, que mon amour et mes sentiments était entachés, dégradés. » Homme homosexuel, 28 ans

Se rassembler face aux discriminations

Qui sont ceux qui croient et font partie de la communauté homo/bi-sexuelle ? Les personnes fréquentant fréquemment les lieux de sociabilité dits identitaires se définissent majoritairement comme faisant partie de la communauté homo/bi-sexuelle (82,9 %) et les participant-e-s se rattachant à la communauté homo/bi-sexuelle enregistrent sans surprise la proportion de fraquentation des lieux de sociabilité la plus élevée.

La crainte face à la stigmatisation est un des éléments explicatifs de ce sentiment d'appartenance, elle « rassemble » : les personnes qui craignent d'être discriminées, et ce peu importe l'intensité de cette appréhension, sont significativement plus nombreuses à croire en l'existence d'une communauté homo/bi-sexuelle : 40,5 % contre 32,4 % chez ceux qui ne ressentent jamais cette crainte. Dans le même sens, le sentiment d'appartenance à la communauté homo/bi-sexuelle est proportionnellement lié au sentiment d'avoir déjà été discriminé en raison de son orientation sexuelle et aux situations vécues. En effet, les personnes déclarant faire partie de la communauté homo/bi-sexuelle ont un sentiment et/ou un vécu de discrimination plus important que les autres participant-e-s : 88,4 % contre 77,2 % chez ceux qui déclarent ne pas faire partie de la communauté ou qu'elle n'existe pas. D'autre part, les classes d'âges extrêmes sont celles qui croient significativement le moins en l'existence d'une communauté homo/bi-sexuelle (seuls 77,7 % des moins de 20 ans et 76,7 % des plus de 50 ans y croient contre 84,2 % chez l'ensemble des participants).

« Faute de reconnaissance au quotidien, d'expériences à partager et de nouvelles rencontres à faire, j'ai décidé d'aller assez régulièrement dans des associations LGBT où je pouvais m'exprimer sans retenue et vivre mon orientation sexuelle sans craindre le regard des autres. » Femme bisexuelle, 20 ans

La bisexualité pointée du doigt

Six participant-e-s sur dix estiment qu'il existe des discriminations spécifiques entre personnes homo/bi-sexuelles (60,6 %), « *être homosexuel ne dispense pas d'être bête ou ignorant.* » Alors que les bisexuel-les semblent moins discriminés du fait de leur moindre visibilité, la bisexualité est en revanche évoquée comme le principal motif de rejet entre personnes homo et bisexuelles. Les participant-e-s bisexuel-le-s évoquent l'incompréhension voire la négation de leur orientation sexuelle par les personnes homosexuelles qui les considèrent soit comme des homosexuel-les refoulé-es soit comme des hétérosexuel-les curieux-ses, comme des personnes en recherche d'identité. Les personnes bisexuelles sont également perçues comme difficiles à combler sexuellement et finalement infidèles, ayant inévitablement besoin de l'autre sexe. Enfin, dans les propos les plus extrêmes, les bisexuel-les sont qualifié-es de « *traitres à la cause homosexuelle* », puisqu'ils/elles peuvent « *coucher avec l'ennemi : les hétérosexuels.* » Les participant-e-s bisexuel-les sont nombreux à témoigner de leur sentiment d'exclusion.

« La bisexualité est parfois niée par des homos : ça n'existe pas, ce n'est que de l'homosexualité non assumée, une période transitoire… […]» Homme bisexuel, 42 ans

L'apparence physique : entre clivage et cloisonnement

Au-delà de ce clivage entre personnes homo et bi-sexuelles, l'apparence physique est le motif essentiel de rejet mis en avant par les participant-e-s. Qu'il s'agisse du corps, du look vestimentaire, de la coiffure, etc., mais aussi du comportement, l'apparence joue un rôle essentiel entre personnes homo/bi-sexuelles. Une véritable classification des personnes s'opère. Les femmes deviennent des « *butch* », des « *fem* », des « *lipstick* », des « *quechuas* » etc. et les hommes sont des « *bears* », des « *minets* », des « *crevettes* », des « *folles* » etc. À partir de là, toutes les discriminations existent : les « *bears* » n'apprécient pas les « *folles* », les « *lipstick* » critiquent les « *butch* » qui leur reprochent leur ressemblance aux hétérosexuelles, etc.

« Les gays discriminent les "folles" parce qu'ils "décrédibilisent le mouvement" et les lesbiennes discriminent les "butches" pour la même raison… » Femme bisexuelle, 19 ans

Reflet d'une tendance sociale plus large dans laquelle l'image est au centre des interactions (publicités, mise en scène de soi exacerbée par le développement des réseaux sociaux et des sites de rencontres, etc.) et en lien avec cette considération démesurée de l'apparence dans les relations homo/bi-sexuelles, le jeunisme, la transphobie et le racisme sont également soulignés. Le sexisme, déjà désigné globalement par les femmes est ici montré du doigt spécialement dans les relations entre homo et bi-sexuels. Enfin, le statut social reposant sur le niveau culturel et les ressources financières est un autre facteur de ségrégation précisé.

« Il semble y avoir une hiérarchie : au sommet les gays blancs aisés, puis les gays blancs moins aisés, les blacks gays, les lesbiennes blanches aisées, les lesbiennes blanches moins fortunées, les lesbiennes blacks, non blanches, puis les personnes trans. Les gays blancs aisés semblent avoir plus de visibilité que les trans, plus de pouvoir. » Femme homosexuelle, 21 ans

Plus particulièrement en rapport avec la sexualité, quelques participant-e-s précisent l'existence de discriminations selon les pratiques sexuelles (gay actif ou passif, taille du sexe, etc.) et suivant le statut sérologique VIH des personnes.

« Je trouve que la communauté homo, bien que discriminée, n'en ai pas plus tolérante pour autant, c'est pour cela que je ne fréquente pas le milieu, car il faut être plus beau, plus jeune, mieux fait que les autres. » Homme homosexuel, 33 ans

L'apparence : la clé commune aux discriminations ?

La dernière question invitait les participant-e-s à décrire, selon eux, la perception qu'ils renvoient dans la rue en fonction des stéréotypes circulant dans la société : une personne plutôt masculine, féminine ou androgyne ? Neuf personnes sur dix ont accepté de répondre à cette question (91,7 %). Les hommes se définissent en grande majorité comme ayant une apparence masculine (89,9 %), et ce sans différence en fonction de l'orientation sexuelle. Les autres se répartissent également entre apparence androgyne (5,1 %) et féminine (5,1 %). Quant aux femmes, à l'inverse des hommes, leur description selon ces stéréotypes est fonction de leur orientation sexuelle. Si la majorité se définit plutôt féminine (60 %), les participantes homosexuelles se représentent plus souvent masculines ou androgynes (respectivement 17,4 % et 27,7 % vs 4,3 % et 19,5 % pour les femmes bisexuelles).

En comparant les résultats des différentes questions sur les discriminations, il s'avère que les hommes se définissant comme « masculins » enregistrent quasi-systématiquement les proportions les plus basses de discriminations tant ressenties que vécues, à l'exception des discriminations spécifiques entre personnes homo/bi-sexuelles : ils sont trois quarts à avoir un sentiment global de discrimination et/ou à avoir vécu au moins une situation discriminante en raison de leur orientation sexuelle (74,3 %) alors que l'ensemble des autres participants présentent des proportions de l'ordre de 90 %. De plus, ils sont 42,2 % à indiquer une situation discriminante du fait de leur orientation sexuelle dans la rue, soit près de deux fois moins que les hommes de stéréotype féminin (81,4 %). De même, ils sont moins d'un sur deux à noter avoir été discriminé pour un autre motif que leur orientation sexuelle (46,7 %). Les femmes dites « féminines » ont également tendance à moins évoquer une situation discriminante dans la rue (61,4 %) ou pour un autre motif que l'orientation sexuelle (62,2 %). L'apparence semble ici cruciale : le fait de renvoyer une image « conforme » à celle attendue, à savoir une cohérence entre le sexe biologique et le genre et une correspondance aux idéaux féminins-masculins, semble protéger des discriminations et de la crainte de la stigmatisation.

Vécu des discriminations en raison de l'orientation sexuelle ou pour un autre motif et croyance de l'existence de discriminations spécifiques entre personnes homo/bi-sexuelles, en %, Enquête Vécu homo/bi-sexualité, SIS Observatoire 2013

	Femmes androgynes (n=178)	Femmes féminines (n=415)	Femmes masculines (n=99)	Hommes androgynes (n=59)	Hommes féminins (n=59)	Hommes masculins (n=1 046)	Personnes trans ou intersexes (n=25)
Sentiment global de discrimination et/ou au moins une discrimination en raison de l'orientation sexuelle	89,9	88,9	92,9	93,2	96,6	74,3	n=25
Au moins une discrimination en raison de l'orientation sexuelle dans la rue	77	61,4	72,7	69,5	81,4	42,2	n=23
Au moins une discrimination pour un autre motif que l'orientation sexuelle	86,5	62,2	79,8	86,4	88,1	46,7	n=24
Existence de discriminations spécifiques entre personnes homo/bi-sexuelles	70,2	66,5	55,6	54,2	54,2	57,2	n=21

D'ailleurs, dans ce sens, près des trois quart des participant-e-s précisent avoir vécu des situations discriminantes du fait de personnes qui ne connaissaient pas de façon certaine leur homo/bi-sexualité (72,5 %). Sur quoi se basent-elles alors si ce n'est sur l'apparence et les préjugés associés ?

Au-delà des stéréotypes associés à l'homo/bi-sexualité, l'apparence de façon globale joue un rôle primordial dans le relationnel. Les personnes ayant évoqué une discrimination pour un autre motif que leur orientation sexuelle sont 47 % à préciser leur apparence masculine/féminine/androgyne, 46,8 % leur apparence physique (poids, taille, etc.), et 11,4 % l'origine ethnique dont la visibilité repose bien souvent sur la couleur de la peau.

Pour preuve de l'importance fondamentale de l'apparence dans l'ensemble des discriminations, la réalité des rejets entre personnes homo/bi-sexuelles elles-mêmes. Les discriminations liées à l'apparence physique, bien sûr, mais également la transphobie, le jeunisme et le racisme sont toutes en lien avec l'aspect général extérieur de la personne.

L'apparence physique mais aussi la visibilité dans la société… Et c'est bien ce qui est parfois reproché aux hommes masculins par certaines personnes elles-mêmes LGBT. Si être un homme efféminé, qualifié de « folle », n'est pas bien vu au sein de la communauté homo/bi-sexuelle, trop s'éloigner des stéréotypes homo/bi-sexuels et finalement ressembler aux hétérosexuel-le-s n'est pas non plus apprécié… Ainsi, les femmes androgynes et masculines et les hommes féminins indiquent davantage faire partie de la communauté homo/bi-sexuelle (respectivement 59 %, 54,5 % et 52,5 % vs 41,9 % des femmes féminines et 32,7 % des hommes masculins). Les hommes « trop masculins » et les femmes « trop féminines » sont alors considérés comme des « *traitres à la cause homosexuelle* », au même titre que les bisexuels, qui demeurent plus facilement « invisibles » dans la société.

« Ma copine dans un bar lesbien s'est fait traitée d'hétéro (en mal) car elle est plutôt lipstick, il lui a été dit, je cite "tu es trop canon pour être lesbienne"… » Femme homosexuelle, 19 ans

Finalement, existe-t-il des spécificités ? Comme l'impose notre « société du paraître », il s'agit de se conformer aux attentes, d'« *entrer dans un moule* », au mieux dans celui dicté par l'ensemble de la société, et au pire dans celui dicté par les pairs : appartenir à une communauté pour échapper aux dictats de l'hétéronormativité mais se retrouver pris dans de nouvelles

injonctions de conformisme au sein de ces mêmes minorités. Certaines personnes témoignent ainsi de leur éloignement du « *milieu* » après en avoir fait partie.

« On dirait qu'il faut toujours trouver quelqu'un "en dessous" de soi à discriminer pour justifier sa propre légitimité… Quel dommage ! » Femme homosexuelle, 31 ans

Conclusion

La participation à l'enquête ayant été étant multipliée par trois par rapport l'objectif initial de 600 questionnaires, la réception de cette étude semble conforter sur l'actualité et la légitimité de cette problématique autour du vécu de l'orientation sexuelle en France. En effet, seul-e-s 19% des participant-e-s ont précisé n'avoir jamais été discriminé-e-s par rapport à leur orientation sexuelle et 13,6% n'ont jamais craint d'être discriminé.

Tout d'abord, le sentiment de discrimination semble en-deçà de la réalité des discriminations vécues : la moitié des participant-e-s ont un sentiment de discrimination liée à l'orientation sexuelle alors que 81% évoquent au moins une situation discriminante vécue dans un des domaines de la vie quotidienne. Les femmes apparaissent particulièrement concernées, enregistrant des proportions supérieures d'environ 10 points par rapport aux hommes sur les discriminations vécues (88,8% contre 76%) et l'appréhension ressentie (91,6% contre 83,2%).

De plus, la crainte d'être discriminée apparaît avoir un impact aussi fort que les discriminations elles-mêmes, et mène parfois à une auto-stigmatisation. Ces discriminations et leur appréhension contribuent à l'isolement et sont un frein à un épanouissement personnel et professionnel, elles poussent à se taire et à se cacher. Elles font peser sur les personnes homo/bi-sexuelles le poids mental constant du calcul risques/avantages du coming out, à la fois « libérateur » et « excluant », les obligeant à prendre position en sollicitant diverses stratégies de gestion sociale de leur orientation sexuelle. L'impact de la stigmatisation et des discriminations des personnes homo/bi-sexuelles sur leur bien-être physique, mental et social, autrement dit sur leur santé telle que définie par l'Organisation mondiale de la santé, est considérable. Dans une société qui se veut plus ouverte et tolérante, une vision hétéronormée de l'ordre social continue d'impacter la qualité de vie des personnes homo/bi-sexuelles : la présomption d'hétérosexualité agit comme une violence symbolique et rend le coming out sans fin. Par ailleurs, l'enquête appuie sur la question de la « visibilité » de l'orientation sexuelle et montre comment le fait de ne pas s'exposer protège du risque de stigmatisation et de discriminations.

Les réflexions et les actions doivent donc continuer de se concentrer sur plusieurs domaines :

▪ Il s'agit d'accompagner les personnes en mettant à leur disposition des outils et dispositifs autour de la dicibilité de l'orientation sexuelle ainsi que de soutien : à qui le dire ? Comment le dire ? Ces outils d'aide au dialogue peuvent aussi être dirigés à destination des parents, des professionnels de l'éducation, de la santé etc.

▪ Particulièrement au sein de la sphère professionnelle, il faut promouvoir des politiques de management de la diversité qui seraient en mesure d'assurer aux homosexuels et lesbiennes un coming out professionnel sans risque.

▪ Dans le champ de la santé sexuelle, sensibiliser et informer les professionnels sur les pratiques homosexuelles.

▪ Il est nécessaire de continuer de promouvoir et de protéger les droits des personnes en leur donnant les moyens d'obtenir réparations face aux discriminations subies.

▪ La stigmatisation autour de l'orientation sexuelle semble rester très liée à deux problématiques plus larges, celle d'une dichotomie des genres dont la domination masculine reste toujours visible dans les représentations et celle du culte du corps et de l'image, du « paraître », y compris au sein de la « communauté » homo/bi-sexuelle. La lutte contre la stigmatisation, liée à celle contre le sexisme, passe donc par une déconstruction des stéréotypes de genre, mais aussi par une remise en question de la dichotomie hétérosexualité/homosexualité pour donner d'avantage de légitimité à la bisexualité. Une campagne de communication contre les discriminations ou de valorisation des différences entre pair-e-s LGBT pourrait être envisagée, basée sur une déconstruction des stéréotypes liés à la bisexualité**.**

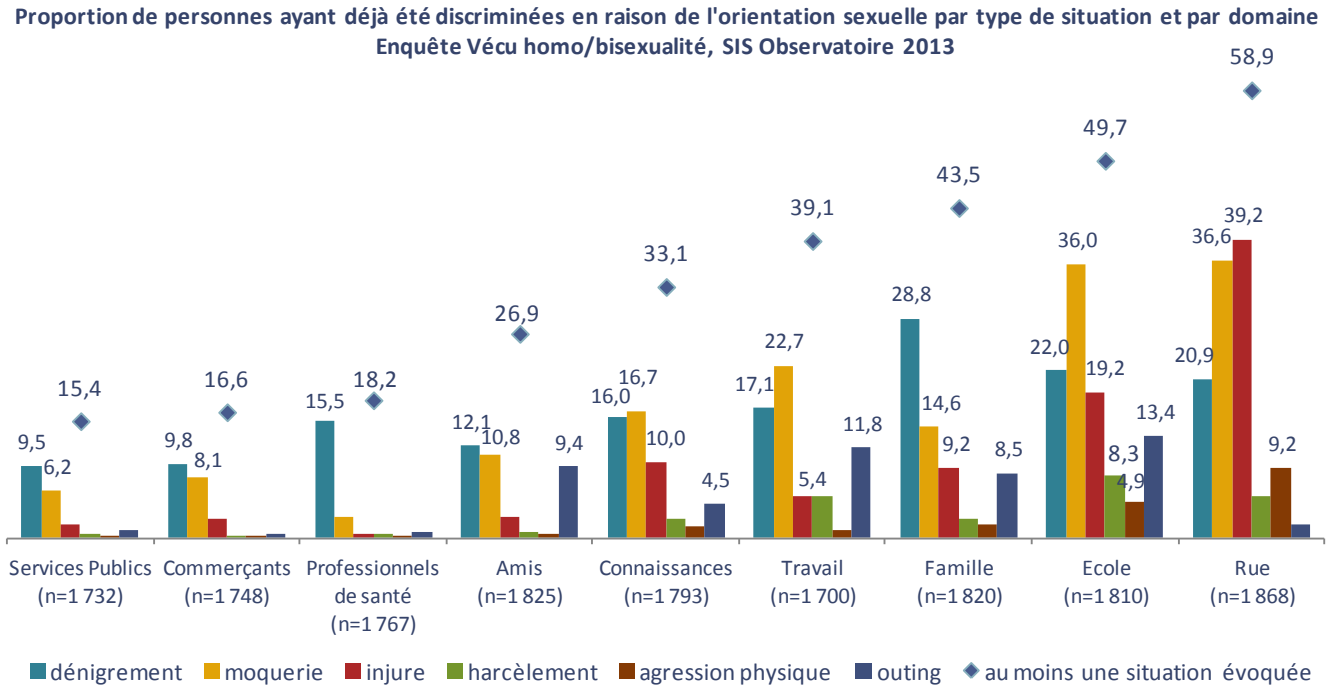
▪ Les personnes transgenres et intersexes sont peu représentées au sein de cette enquête, à l'image de leur faible visibilité au sein de la société. Cumulant les difficultés financières et le sentiment de discrimination global et précisé le plus élevé, des études mesurant l'impact de ces éléments sur la santé de chacun de ces groupes nécessiteraient de voir le jour, au-delà d'une problématique autour de l'orientation sexuelle.

▪ Enfin, encourager et pérenniser les initiatives de sensibilisation au respect des différences et de la diversité au sein de la société au sens large, au-delà du domaine de la sexualité, ne pourra qu'avoir des effets bénéfiques sur l'acceptation des personnes homosexuelles et bisexuelles par elles-mêmes et par les autres.

Sincères remerciements à l'ensemble des participant-e-s pour leurs nombreux témoignages. S'ils n'ont pu être tous repris in extenso *dans ce rapport, ils ont servi lors des analyses qualitatives. Ils pourront être utilisés ultérieurement lors d'articles ciblant une thématique en particulier.*

Un grand merci aux associations (Glup, Arcat, Adhéos, Clichy Sport, Flag, Homosphère, CLGBT Nantes, Les Barcos - Pays Basque) et sites partenaires (Yagg, Têtu, Gay Vox, CitéGay, Lettre Ouvert Magazine, Ze Link, GaybAk, MeeGay, WooMenn, MonClubGay) ayant relayé l'enquête.

Remerciements chaleureux à Hervé Baudoin, coordinateur thématique populations LGBT, SIS Association, ainsi qu'à Olivier Valente et Dora Michaux, écoutants SIS Association Montpellier.

Pour plus d'informations : **edecarvalho@sis-association.org** ou **mcorbinaud@sis-reseau.org**

Annexe